

Cécile Mury

Paris-Hollywood

roman

Flammarion

Head of Rights and Film Development- Carole Saudejaud
carole.saudejaud@flammarion.fr

Chapitre 1 – Sueurs froides

Même la moquette sait que je n'ai rien à foutre ici.

Ça chuinte de dédain sous mes baskets. Hôtel Meurice, cinq étoiles, troisième étage. Je rase des moulures dorées à la feuille, le long d'un corridor trop calme, dont le luxe crémeux semble vouloir m'engloutir tout entière.

J'en viens presque à regretter le chaos qui règne en bas. La chaussée bloquée, de la rue de Rivoli jusqu'à la Concorde. Les cris, les klaxons. La moitié des flics de Paris – j'exagère à peine – bousculés, débordés. Les fans, un vortex de téléphones portables, de pancartes énamourées et de bouquets de fleurs sous plastique. Les paparazzis avec leurs téléobjectifs taille bazooka. Les curieux qui s'attardent et s'entassent devant l'hôtel : « — *Mais qu'est-ce qui se passe ?... — C'est Ben Whyte. Il paraît qu'il est là...* »

Bien sûr qu'il est là, ce crétin. À cause de lui, j'ai dû jouer à *Hunger Games* à travers une foule de concurrents agglutinés. J'ai failli fusionner avec une barrière de sécurité, en attendant qu'un des vigiles à oreillettes vienne scruter la photo sur ma carte de presse, histoire de vérifier que je n'appartiens pas à l'espèce écumante des adorateurs hardcore, prêts à tout pour approcher l'illustre objet de leur désir.

Et de tous mes fantasmes, depuis l'adolescence.

Ben Whyte.

L'acteur que je dois interviewer aujourd'hui. La star de ma génération.

Ben Whyte et ses yeux verts. Et la fossette qui lui griffe une joue, une seule - la gauche - quand il sourit. Nom de Dieu, cette fossette.

Nom de Dieu, cette trouille.

Ça m'apprendra à faire la mariole. Et Ben Whyte par-ci, et Ben Whyte par-là. Et que je te mets une photo (à cheval, en armure) en fond d'écran, au bureau. Et que je frétille comme une écervelée. Et que je me jette sur tous ses films. Un genre de récré, le cortex en jachère, entre un drame germano-serbe et un documentaire sur l'extinction des espèces. Peu à peu, sans le vouloir, j'ai planté mon drapeau et revendiqué le gaillard.

Tout le monde a ses petites obsessions. Tout le monde rêve, à l'occasion. Mais moi, je suis journaliste cinéma à *L'Œil Hebdo*, le premier magazine culturel français. J'aurais dû voir venir le danger.

Quand on bosse « à *L'Œil* », on n'a pas seulement le privilège d'inspirer sans arrêt les mêmes blagues (« *Ah bon, t'es bénévole ?* »). On peut aussi approcher les stars. Un peu. Parfois. Par exemple, en cas de promo mondiale avec étape à Paris. On a de « belles opportunités », comme disent les attachés de presse.

Voilà comment on se retrouve coincée au fond d'un couloir de palace, par un tiède après-midi de mars.

Je t'en foutrais, des « belles opportunités ».

Suites 312 et 314. Devant les portes, difficile de louper l'affiche XXL du blockbuster qu'on nous fourgue aujourd'hui : des buildings en ruines, tout un chaos de ferrailles tordues qui semblent supplier le ciel. La chose s'appelle *Z-End*. Z comme zombies, mais surtout comme Zut, pas de fossette : au premier plan, cradingue, ébouriffé, le dernier survivant de l'humanité fait la gueule. Parce que la fin du monde, c'est triste. Et les morts-vivants, c'est con comme un intestin grêle.

Hier matin, j'ai vainement essayé d'en convaincre mon rédacteur en chef. Vincent Teyssier-Turpin – que tout le monde, y compris sa femme et son dentiste, surnomme VTT -, m'a fait venir dans son bureau. Tout réjouï du sourcil, qu'il a grisonnant et touffu. Persuadé de me faire le cadeau du siècle : « Devine qui tu vas rencontrer demain ? »

Merci bien. C'est pas parce qu'on aime regarder des photos de l'Himalaya qu'on a envie d'aller crever au sommet.

J'ai aussitôt tenté de me défilier : d'abord, *Z-End*, c'est juste un énorme parc d'attraction virtuel pour geeks nécrophiles. Pourquoi aider à vendre le truc en publiant une interview ?... Ont-ils vraiment besoin de nous, ces panzers de la culture jetable mondialisée ?... Hein, VTT ? Sauf qu'en réalité, sous le choc, j'ai juste dit : « Mais Vincent, le film est nase. » Il a tiré sur sa clope électronique, elle a gargouillé comme une paille dans un fond de verre, et il a répondu : « On s'en fout, c'est Ben Whyte. Deux pages, pour lundi. »

N'en déplaise à mon chef et à une majorité du public international, le mec est tout sauf un cadeau. Comme on dit dans le métier, c'est un client difficile. Traduction, il bouffe du journaliste à tous les repas.

En 2016, il a quitté un plateau de la chaîne américaine NBC en plein direct. L'animateur s'était mis en tête de lui faire lire les petites lettres sur un tableau d'opticien. Ben Whyte est notoirement myope comme une taupe. Le gag l'agace, il refuse. L'autre insiste... Et se retrouve tout seul. Porte claquée, coupure pub, scandale.

Au moins, je n'ai pas prévu de lui fourguer des lunettes.

En 2021, au cours d'une fête sur un yacht, au large de Saint-Barth, il a jeté par-dessus bord le portable d'un quidam qui essayait de le photographier en douce. S'il s'est contenté du téléphone, c'est juste parce que d'autres invités l'ont empêché in extrémis de s'entraîner au lancer d'humain.

Enfin, il y a Séoul, l'an dernier. Dans le cadre d'une tournée de promo comme celle-ci, dans un hôtel comme celui-ci, il a viré manu militari – par le col de la chemise - le journaliste coréen qui l'interrogeait. Une erreur de traduction, paraît-il.

Trois explosions parmi d'autres. « Ma star » est une bombe. J'ai rendez-vous dans dix minutes, et j'entends presque le tic-tac de la minuterie.

La suite 312, grande ouverte sur un attroupement d'initiés, sert de salle d'attente. Ça rentre, ça sort. Les gens débordent jusque dans le couloir, debout contre un mur, ou même assis par terre.

Léger brouhaha. Excitation feutrée.

Juste à côté, l'accès à la 314 est surveillé par une paire de géants impassibles, des cariatides dopées aux anabolisants, costard noir et crâne rasé. Si ceux-là sont dans la presse, alors moi, je suis Bob l'Éponge.

La porte est mal fermée. On perçoit les rumeurs de l'interview en cours. Soudain, Sa Voix. Impossible à confondre avec une autre. Profonde, ample et vibrante comme l'ouverture d'un opéra de Wagner.

Je vais faire une crise cardiaque. En allemand.

Je suis toujours vissée dans le couloir à rêver de triple pontage, quand surgit Françoise Saunier, l'attachée de presse qui organise le truc. « Oh coucou, Marianne ! » De quoi, coucou ? Je la connais à peine. Elle m'accueille pourtant comme si on passait nos soirées libres à se laquer mutuellement les orteils. J'imagine qu'elle essaie d'humaniser la chose. Bisou, bisou. Bouffée de parfum, fleurs fanées, avec une note de tête migraineuse. Je regarde ses cheveux blonds coupés courts, ses gestes vifs, le maquillage qui gomme la fatigue et les rides. Je calcule qu'elle a dû débiter quand j'étais en petite section de maternelle... On n'a sans doute pas beaucoup changé depuis, ni l'une, ni l'autre. Tant mieux pour elle, tant pis pour moi.

« ... de vingt minutes ! »

Pardon ?

« Je dis que tu vas faire des jaloux ! On a réussi à t'obtenir vingt minutes avec Ben. »

Vingt minutes. Je ne comprends pas. On appelle ça un « press junket ». Une usine à promo. De l'abattage. La version hollywoodienne de la grande distribution. Chacun son interview

lyophilisée, par mini-tranches de quatre ou cinq minutes maximum, et au suivant. Enfin, d'habitude.

Vingt minutes, bordel. Je ne suis pas prête. Je ne suis pas de taille. Je n'ai pas assez de questions. Je n'ai pas assez de points de vie, comme on dit dans les jeux vidéo.

Je veux rentrer chez moi. Tout de suite.

N'étant pas télépathe, mon interlocutrice ne m'entend pas geindre. Elle croit avoir affaire à une vraie pro, pas à une écolière attardée, coincée par erreur dans un boulot d'adulte. D'un instant à l'autre, je vais être démasquée : « Et qu'est-ce que tu fais là, toi, tu as perdu ta maman ? »

Mais non. Au contraire. Radieuse, Françoise Saunier attend que je m'illumine à mon tour.

« Tu verras, Ben est étonnant. Très sympa, très simple. J'irais même jusqu'à dire qu'il est authentique... »

Mais bien sûr.

Qu'est-ce que ça veut dire, « authentique » ? Ici, rien n'est « authentique », à part peut-être le mobilier chic de la suite 312, où je pénètre enfin.

C'est surpeuplé, là-dedans. J'enjambe des pieds de caméra, je cherche un siège libre, je ne trouve pas, je me faufile vers le fond, où trône une espèce de buffet-goûter, boissons à volonté, viennoiseries et pile multicolore de macarons Ladurée. J'en croque un à la framboise, il est rouge vif, un peu collant, je regrette aussitôt. Il ne manquerait plus que je me retrouve avec un sourire de vampire.

Juste avant d'aller papillonner vers quelqu'un d'autre, Françoise Saunier m'a achevée : « Et surtout n'oublie pas, Marianne : aucune question personnelle. Il a horreur de ça. »

Comme si j'allais lui demander la couleur de son caleçon, ou sa position tantrique préférée. Oui, mais si ça m'échappe ? Si je passe les bornes par erreur ? Par exemple, est-ce que j'ai le droit de l'interroger sur ses origines, sans qu'il me saute à la gorge ? Ben Whyte n'est pas

américain. Avant de prendre perpète à Hollywood dès l'âge de dix-neuf ans, il est né simple mortel à Auckland, Nouvelle-Zélande. Depuis, il accumule les triomphes. Trois Golden Globes, un prix d'interprétation à Cannes, mais pas encore d'Oscar.

Note pour tout à l'heure : surtout, ne pas mentionner les Oscars.

Je pique un autre macaron. À la vanille, cette fois, parce que c'est assorti à l'email dentaire. Je lèche le sucre sur mes doigts, j'essaie de me calmer un peu. D'anticiper l'ampleur du soulagement, après. C'est quoi, vingt minutes, dans une vie ? Presque rien. Un trajet en métro. Une bonne douche.

« Pas de questions personnelles » et c'est plié.